

LES BÉATITUDES (2/10)

HEUREUX LES PAUVRES

Que nous disent les Béatitudes ? Leurs accents, parfois rudes, nous parlent pourtant d'abord du bonheur. Mais surtout de la manière de l'habiter. « La Croix » propose cet été dix parcours parmi des millions d'autres

« Une âme de pauvre avec un cœur riche »

ENTRETIEN

»»» Daniel Mennechet, ancien SDF

Membre de l'association « Aux captifs, la libération » et du collectif « Les morts de la rue », il a connu la misère et l'errance

Que vous évoque la Béatitude « Bienheureux les pauvres » ?

DANIEL MENNECHET : L'expérience de la pauvreté s'est invitée dans ma vie pendant dix ans. Avec le recul, je peux dire que c'est la partie de ma vie qui m'a le plus appris sur les autres, sur moi, sur la misère, sur Dieu aussi. Alors, oui, vu comme ça, cette période pauvre a été riche. Cette analyse, je peux la faire aujourd'hui, mais hier, sur mon banc dans la gare du Nord, cette Béatitude sur les « pauvres bienheureux » me paraissait comme une giflette de plus à ma condition. Le sentiment qui m'a habité quand j'étais dans la rue, c'est avant tout la honte. Si quelqu'un s'approchait pour m'aider, je refusais. J'avais honte.

J'avais été licencié et du coup, à

50 ans, je me retrouvais à la rue. Je me sentais rabaisé et je préférais me débrouiller tout seul, me battre tout seul dans la misère. Je dormais debout la nuit en marchant dans Paris, en attendant que la gare du Nord rouvre à 5 heures du matin. Si je m'étais contenté d'attendre de l'assistance, je pense que je ne m'en serais pas sorti. J'ai aussi prié Dieu. Tous les jours. Ce qui m'a tenu, c'était une certaine fierté de moi-même. Il ne fallait pas que je me laisse abattre. Au sens propre comme au sens figuré. À la gare du Nord, j'ai vu tellement de gens comme moi qui tombaient dans la délinquance. Je savais que je ne voulais pas de ça. Je tenais à moi.

Que faisiez-vous avant d'être un « pauvre » ?

Je suis né en 1949 en Corse où mon père était fonctionnaire dans l'administration pénitentiaire. Nous habitions la campagne avec mes parents et mes trois frères et sœur. À partir de 14 ans, pendant les vacances, je travaillais pour les Eaux et Forêts. Je ne le regrette pas, car cela m'a rapporté des points en plus pour ma retraite. Ensuite, je me suis engagé trois ans dans l'armée. Mais je n'aimais pas donner des ordres. Je n'étais pas assez autoritaire. Alors, je suis retourné en Corse et ma mère a écrit à Citroën. On était en 1971. Les constructeurs automobiles mettaient des annonces

« Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux ! »

(Mt 5,3)

dans les journaux pour trouver des ouvriers. J'ai reçu une convocation. J'ai commencé le 16 novembre 1971 au quai de Javel à Paris. On faisait les modèles SM présidentielles et les DS. Ensuite, j'ai continué à l'usine d'Aulnay-sous-Bois. À 49 ans, j'y travaillais comme contrôleur O.S. (ouvrier spécialisé) quand je me suis battu avec l'adjoint du chef d'équipe qui me cherchait des noises. J'ai été licencié et tout a basculé. Je ne croyais pas que cela m'arriverait un jour.

Comment cette rupture vous a-t-elle conduit dans la rue ?

C'est de ma faute. Si j'avais rempli tout de suite mes papiers pour les Assédic, je n'en serais pas arrivé là. Mais, une fois de plus, je pense que c'est la honte qui m'habitait, la honte de faire une demande d'emploi à 49 ans. Celle de se présenter devant les employés des Assédic

qui étaient beaucoup plus jeunes que moi. Celle de devoir profiter des assistances. Ce licenciement a été un coup de massue. C'est aussi pour cela que je me suis laissé aller. Une amie m'a hébergée. Nous nous sommes disputés. Le contrat de location était à son nom. J'ai dû partir et je me suis retrouvé à la rue. C'était pendant la Coupe du monde de rugby. J'allais voir les matchs sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Je dormais dans un sac de couchage. Une nuit, quelqu'un m'a menacé avec un couteau à cran d'arrêt pour me voler. Je n'avais même pas 10 francs. Il m'a cru et m'a laissé tranquille. C'est ça, la nuit dans la rue.

Ensuite, je ne dormais plus. Je me promenais en attendant la réouverture de la gare du Nord. Quand on est dans la rue, on se sent rien du tout. Les gens vous regardent et vous font sentir que l'on est comme

des « déchets de la rue ». Encore une fois, j'avais honte et cela me bloquait. Je ne pouvais rien demander, ni petite monnaie, ni cigarette.

Qui vous a aidé ?

Beaucoup de gens m'ont aidé. J'allais manger aux Restaurants du cœur. Deux religieuses volontaires à l'Association « Aux captifs la libération », rencontrées à la gare du Nord, m'ont convaincu de faire mes papiers pour les Assédic. Elles m'ont aidé pendant les démarches. Avec ce que je touchais comme indemnités, j'ai pu me payer un hôtel pendant quatre ans. Après, j'ai obtenu une ASS (Allocation de solidarité spécifique). Maintenant, j'ai ma retraite. Il a fallu que j'attende d'avoir 60 ans pour la toucher. Et pourtant, j'avais dépassé le nombre de trimestres nécessaires pour l'avoir, grâce entre autres au travail dans les Eaux et Forêts.

« Avec le recul, je peux dire que c'est la partie de ma vie qui m'a le plus appris sur les autres, sur moi, sur la misère, sur Dieu aussi. »

Ma vie est bonne, maintenant. Je suis sorti du pétrin et je n'ai plus à penser au lendemain. J'ai ma retraite et une aide au logement. Je peux faire ma cuisine dans ma chambre d'hôtel. Les petits frères des Pauvres m'ont aidé à remplir une demande de studio à la caisse d'action sociale. J'attends la réponse. Tous ces gens m'ont aidé, mais je ne me suis jamais demandé pourquoi ils dépensaient de l'énergie à m'aider. Cela ne m'est jamais venu à l'idée de savoir quelles étaient leurs motivations.

Vous, maintenant, vous aidez en retour. Pourquoi ?

Oui. Je suis bénévole aux Restos du cœur. Ils m'ont aidé et je veux maintenant les remercier. Ce n'est pas une obligation mais cela me fait plaisir. C'est un peu d'amour que je donne aux gens qui viennent aux Restos. Il y a même quelqu'un que je sers qui m'appelle par mon prénom. Quand je travaillais, je ne regardais pas les gens qui étaient dans la rue. Maintenant, j'y fais attention. Si je peux donner une pièce, je le fais. J'ai appris. Mon expérience m'a servi de leçon.

Quelle est votre expérience de la foi ?

Ma foi n'a rien d'explosif. Je ne fais pas le signe de croix devant chaque église. Mais, dans la misère, j'ai prié Dieu. Je suis allé à la chapelle de la Médaille miraculeuse »»»

PORTRAIT

Un homme assuré

Daniel Mennechet

Il aime peindre des oiseaux lumineux dans un ciel bleu. C'est ce qu'il a fait pendant des années à l'atelier de dessin de l'association « Aux captifs la libération ». Ces oiseaux lui rappellent ceux qu'il a connus, enfant, dans la campagne corse. « Des bergeronnettes, des mésanges frappaient au carreau de la fenêtre. La place devant la maison était remplie de moineaux. Ma mère donnait à manger à tous ces oiseaux. » Cette évocation est l'une des deux seules fois où Daniel Mennechet quittera le récit précis de sa vie pour s'attarder dans des chemins de traverse.

Dans le monde des affaires, on dirait que Daniel Mennechet est sharp, que l'on peut traduire en

français par « aiguisé » ou « direct ». Il emploie le mot qu'il juge bon pour décrire un moment de son parcours, sans détours, ni hésitations. Il a peu l'habitude de raconter sa vie, et le fait sans pathos.

Sa vie ne se situe pas dans l'exploit. C'est l'une de ses forces. L'histoire de sa descente vers la rue est simple et « pourrait arriver à pas mal de gens ». Au début de l'entretien, la formulation « Bienheureux les pauvres » lui faisait l'effet d'une giflette. À la fin du récit, une autre formulation de la Béatitude, « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre », lui paraissait beaucoup plus adéquate. Il estimait que l'expérience de la pauvreté « m'a obligé à faire confiance, à ne pas être renfermé sur moi-même ». Pourtant, quand il travaillait chez Citroën, Daniel Mennechet avait beaucoup d'amis avec lesquels il jouait au billard ou allait au res-

taurant. « On était inconscients, et je ne parlais pas de ma vie privée. »

Finalement, ce qui frappe chez Daniel Mennechet, c'est la densité qu'a prise sa vie dans l'expérience de la pauvreté. Il a connu un don qu'il a su accepter. Il a voulu ensuite redonner une partie de ce qu'il a reçu. Son engagement dans le collectif des Morts de la rue est salué par sa présidente Cécile Rocca : « C'est grâce à Daniel que nous avons pu augmenter la qualité des cérémonies au cimetière de Thiays. Il a tout de suite vu ce qui dysfonctionnait. D'abord, il n'a rien pu dire. C'était un bloc de silence. Et puis un jour, il a explosé. J'ai noté tous les mots de sa colère. Je les ai répétés aux services concernés, qui les ont trouvés justifiés. Et nous avons

augmenté la qualité de l'accompagnement des morts de la rue. »

La force de Daniel Mennechet vient aussi de son assurance dans sa vie. Même sur un banc,

la nuit, à la gare du Nord, il « tenait à lui-même ». Peut-être parce qu'il savait qu'il était aimé. De Dieu et de sa famille. La seconde fois où le récit de Daniel Mennechet prendra des chemins de traverse, c'est pour évoquer sa mère, morte avant qu'il soit licencié. « Ma sœur est venue me chercher à l'usine où je faisais les trois-huit. Elle est morte un 22 décembre. C'est gravé à jamais dans ma mémoire. Noël ne peut plus être une fête pour moi. Cela me rappelle de trop mauvais souvenirs. »

P. C.